

Dans un Fauteuil

LES PHILOSOPHIES SUPERFICIELLES

"KEEP ON SMILING"

En admettant que le conseil signifie quelque chose, que vaut-il au point de vue de ses conséquences pratiques? Rien. Il révèle simplement la peur instinctive du pessimisme et de la tristesse. Il constitue une révolte contre le sort, une révolte vaine d'ailleurs. Il ne s'agit pas de courage contre les coups de l'adversité. En général, ce n'est pas celui qui sourit et est triomphant. C'est celui qui lutte, qui se débatt, et qui se livre à l'effort. Le sourire ne s'accroche pas d'une tâche pénible, qu'elle soit une tâche intellectuelle ou physique. Le sourire appartient à l'état de repos. Il succède à l'action. Et il y a aussi des sourires plus effrayants que les larmes!

En présence du malheur, le sourire est d'ailleurs stupide, sinon révoltant. Devant une difficulté ou une menace, le réflexe naturel de l'homme est de céder à un mouvement d'inquiétude suivi d'un effort de réflexion pour juger de la valeur réelle de l'obstacle, des moyens de le surmonter ou de le contourner ou encore de l'éviter, puis enfin de l'action propre à réaliser l'un ou l'autre de ces résultats.

Vouloir sourire continuellement, c'est-à-dire maintenir sa volonté en état de tension continuelle contre les influences diverses des événements qui affectent notre existence, c'est pure folie! La tristesse, la douleur, le simple "cafard", sont des sources inappréciables de réflexions fécondes. C'est dans la profondeur du désespoir, dans les abîmes du doute, au milieu des larmes que l'homme voit jaillir souvent l'éclair qui lui révèle les moyens de son développement ou de sa grandeur, qu'il puisé l'inspiration qui guidera sa vie. C'est en redant au poids de ses pensées, de sa sensibilité blessée, non en les maintenant suspendues dans un vide pénible par l'effort du sourire, qu'il touchera le fond de désolation dont il doit rebondir avec des forces renouvelées.

Qu'il y ait des êtres privilégiés dont l'existence est un long sourire, tant mieux pour eux. Mais reconnaître le sourire à tout le monde comme une cuirasse contre la tristesse et la douleur, c'est simplement vouer l'homme à la stupidité. Le sourire d'ailleurs est loin d'être en tous cas un signe de force. Il est bien plus souvent la marque d'un esprit léger et inconscient. De plus, il n'a pas seul le don d'attirer la sympathie. Il y a des visages pensifs et tristes qui sont beaucoup plus fascinants par les profondeurs qu'ils laissent deviner. Cette théorie du sourire appartient encore à ce corps de morale transcendante qui est la plaie du monde moderne. Celle-ci tend à brider les mouvements naturels de l'âme humaine au lieu d'essayer de les comprendre et de les adapter au bien de l'homme. Elle propose à ce dernier des buts si repugnants à sa nature qu'elle fait de ses mauvais rêves des hypocrisies et de ses meilleurs de pitoyables victimes.

Il n'y a aucun mérite à se raidir en toutes circonstances contre ses émotions naturelles, et la théorie du sourire continué est simplement absurde et vulgaire. Les contrastes sont les seuls points de repère de l'intelligence et les balanciers qui équilibrent la sensibilité de l'âme. Sourions donc et pleurons tout à tour selon notre penchant et le cas. Mais autant que possible, sourions en public et pleurons dans l'intimité.

L'Attitude des Etats Unis VIS-A-VIS DE LA FRANCE ET DE L'EUROPE

Dans le New-York Herald, M. Frank Simonds essaye de justifier l'attitude des Etats-Unis vis-à-vis de la France et de l'Europe.

"Les Américains, écrit-il, sont convaincus qu'une grande armée ne protège pas, mais qu'elle provoque; elle n'empêche pas la guerre, elle la précipite. Les Américains pensent que si l'Europe était contrainte de payer les emprunts américains, elle devrait réduire ses armées."

On croirait, vraiment, que c'est de gaieté de cœur que nous nous imposons les lourdes charges militaires que nous sommes encore obligés de subir!

Les Américains avaient deux moyens de nous aider à désarmer. Ils pouvaient assurer notre sécurité par une bonne frontière.

Il nous ont refusé de nous donner la frontière militaire qui pouvait assurer notre sécurité.

Il nous ont déchiré le pacte de garantie signé par leur président.

Comment peuvent-ils s'étonner qu'en face d'une Allemagne qui ne désarme pas, la France veuille conserver une armée?

New York—John McCormack, le ténor irlandais bien connu, qui a été dangereusement malade, va beaucoup mieux.

Sir Conan Doyle

APOTRE DE LA RELIGION SPIRITE

L'auteur bien connu des Aventures de Sherlock Holmes, Sir A. Conan Doyle, vient d'arriver aux Etats-Unis. La visite de ce fameux écrivain, créateur d'un des caractères les plus captivants du roman policier moderne, honorera et réjouira le peuple américain, eût-elle pour objet de nous intéresser encore davantage au roi des détectives, l'immortel Sherlock Holmes. Mais telle n'est pas la mission de Sir Arthur. Sherlock n'a plus de place dans sa vie, et c'est en apôtre de la religion spirite dont il est le fondateur qu'il va parcourir nos métropoles, renversant partout les préjugés, faisant partout de nouveaux adeptes. Telle est du moins sa prédiction, mais nous croyons, nous, que ses conquêtes seront fort restreintes, car nul n'est moins qualifié que lui pour une tâche pareille. En effet, nous ne sommes pas disposés à prendre au sérieux les propos philosophiques et religieux d'un homme qui a passé la meilleure partie de sa vie à écrire les aventures fantasmagoriques d'un détective faitaïste encore qu'ingénieur.

Comme le remarque M. Roure, plus d'une analogie apparaît entre le roman policier et le récit spirite. Prenez par exemple la première nouvelle des aventures, "l'Escarbaubeau bleu". Sherlock a en mains un chapeau à la forte pointe, d'une certaine espèce qui, naguère était de grand ton, portant des marques de graisse barbouillées d'encre, des traces de moisissure, des tâches de chandelle. Il en conclut que le possesseur est intelligent, d'une situation de fortune qui, d'ailleurs est devenue difficile, qu'il garde une certaine respectabilité, est d'un âge moyen, mène une vie sédentaire, habite une maison qui n'est pas éclairée au gaz.

Qu'avons-nous maintenant la Nouvelle Révélation. Un esprit épelle son nom: "Dorothée Poslethwaite." Le nom est inconnu des assistants. Dorothée, révèle qu'elle est morte il y a cinq ans, à Melbourne, à l'âge de seize ans, qu'elle a été à la même école que l'une des dames présentes. Ces indices vont permettre de l'identifier. "A ma demande, raconte Conan Doyle, cette dame leva ses mains et cita une série de noms. La table se leva au nom exact de la directrice de l'école." Nous concluons: C'est bien Dorothée qui parle. La preuve? Elle s'accorde avec une personne de la société pour désigner un nom connu d'eux seuls, le nom de la directrice dont toutes les noms ont été énumérés.

Sans doute, il eût été plus simple, en même temps que plus concluant pour l'authenticité de l'esprit, que celui-ci épellât lui-même le nom de la directrice. Mais on n'aurait pas eu ce jeu de conjectures, cet appareil d'enquêtes et de confrontations, souvent ingénieusement pueriles, chers aux auteurs policiers et aux praticiens spirites.

D'ordinaire, dans les phénomènes spirites, les cas sont moins subtils et moins compliqués, mais la manière de les résoudre est la même. On a élevé le jeu du puzzle à la dignité d'un moyen de communication entre les morts et les vivants. De plus, l'appareil extérieur, les médiums, les renseignements et la doctrine spirite, tout est d'une vulgarité éœurante. C'est, que répondent les spirites, les esprits nouvellement débarqués se trouvent dépayés dans ces régions, et il leur faut du temps pour y prendre pied. Si vous les poussez et leur demandez d'expliquer comment un Saint Paul, une Jeanne d'Arc, qui devraient bien être acclimatés, tiennent encore des propos si terre à terre, ils vous répondent que plus les esprits s'élevaient, plus ils ont de peine à communiquer avec notre pauvre monde. Ainsi, on a une solution ingénieuse à toutes les difficultés. Mais qui donc voudra ajouter foi à ces affirmations gratuites et à ces fantaisies puériles?

Ils sont nombreux, nous dit Conan Doyle, les savants et les grands hommes qui croient fermement au spirite. Le journal l'Opinion vient de terminer une enquête à ce sujet. Voyons quel en fut le résultat. M. Paul Heuzé eût une suite d'interrogatoires avec quelques-uns des personnages de marque dans le monde scientifique. C'étaient M. Gabriel Delanne, le docteur Geley, M. Camille Flammarion, Charles Richet, M. Branly et Mme Curie. Or, parmi tous ces savants, il n'en est un seul, M. Delanne, pour se déclarer nettement spirite. Les autres font des réserves, ou même déclarent positivement qu'ils ne croient pas au spirite.

"Pour ma part, déclare M. Branly, je n'ai pas connaissance d'un seul récit de ce genre où il y ait l'indication d'un contrôle suffisant. Quand on m'a posé la question: Avez-vous été témoin de manifestations psychiques, telles que soulèvements d'objets pesants? J'ai répondu et je réponds de nouveau: "J'ai vu ou j'ai cru voir. On peut se faire illusion sur des phénomènes qu'on ne sait pas reproduire dans des circonstances identiques." On me cite bien, moi aussi parlé, comme ayant constaté des faits; et on reproduit la photographie! En réalité, je n'ai rien constaté... Je n'ai toujours demandé qu'à croire! Mais je demande quelques preuves: les expérimenta-

teurs n'ont jamais pu en donner quand il y avait un véritable contrôle. Je n'ai donc, pour nous résumer, sur cette expérimentation métaphysique, aucune certitude scientifique, ni même aucune conviction personnelle." Une enquête chez les savants Anglo-saxons serait à désirer. Il est certain que très peu, s'ils avaient quelque souci de leur réputation de savants, oseraient affirmer d'un façon positive leur croyance au spirite. Tel qu'il est à présent, le spirite, loin de pouvoir prétendre à la dignité de science, ne se révèle que déception, duperie, incohérence, trouble-cerveau, en même temps qu'il reste contrefaçon grossière, souvent burlesque, de croyances élevées et sainement consolantes.

La population de la terre double en 260 ans.

GUY DE LA TOUR.

Un Monument Magnifique



L'INAUGURATION A SAINT-GERVAIS DU MONUMENT AUX VICTIMES DU BOMBARDEMENT

C'était le quatrième anniversaire du bombardement qui, le Vendredi-Saint, 29 mars 1918, brisa un des piliers de l'église Saint-Gervais, détruisant la toiture et fit près de cent victimes. A cette occasion, un service solennel a été célébré en même temps qu'a été inauguré le monument élevé par souscription à la mémoire des victimes, sur l'initiative du curé, l'abbé Gauthier, ancien amonieur militaire, chevalier de la Légion d'honneur et croix de guerre.

Le monument, œuvre du statuaire H. Lefebvre et de l'architecte Paul Lebrat, s'élève dans la chapelle des âmes du Purgatoire. Il se compose d'un haut-relief de marbre blanc représentant un Christ en croix entouré de fidèles en prières et des âmes des victimes, figurées par des personnages ailés semblant prendre leur vol des décombres vers le ciel.

Le cardinal Dubois président la cérémonie funèbre, à laquelle assistaient Mme Millerand, le marquis de Vicos, représentant la duchesse de Verdôme, le ministre de Suisse, les représentants des ambassadeurs des Etats-Unis, de Belgique et des Pays-Bas, des sénateurs, des députés, des conseillers municipaux, etc.

La messe terminée, Mgr. Dien est monté en chaire. Il a commencé par rappeler l'effroyable catastrophe, et il a soutenu que, pour en perpétuer le souvenir, rien ne valait un monument. Puis il a indiqué les leçons que nous devons tirer de ces enseignements. "Soyons sérieux, dit-il, soyons utiles, soyons religieux." Après ce discours, le cardinal Dubois a donné l'absoute, puis il est allé processionnellement à la chapelle des âmes du Purgatoire bénir le monument aux victimes.—G. L.

Paris.—Le gouvernement allemand a notifié la commission des réparations que 18,051,079 marks-ort avaient été payés dans les banques désignées. Cette somme est celle qui est due d'après la décision de la commission du 21 mars accordant à l'Allemagne un moratorium provisoire.

—La Chambre a adopté un amendement au projet de loi naval prévoyant un personnel de 86,000 hommes. Elle a également adopté un amendement portant de \$93,814,016 à \$107,503,239 la solde des officiers et des hommes.

Ami lecteur, abonnez-vous!

teurs n'ont jamais pu en donner quand il y avait un véritable contrôle. Je n'ai donc, pour nous résumer, sur cette expérimentation métaphysique, aucune certitude scientifique, ni même aucune conviction personnelle." Une enquête chez les savants Anglo-saxons serait à désirer. Il est certain que très peu, s'ils avaient quelque souci de leur réputation de savants, oseraient affirmer d'un façon positive leur croyance au spirite. Tel qu'il est à présent, le spirite, loin de pouvoir prétendre à la dignité de science, ne se révèle que déception, duperie, incohérence, trouble-cerveau, en même temps qu'il reste contrefaçon grossière, souvent burlesque, de croyances élevées et sainement consolantes.

La population de la terre double en 260 ans.

GUY DE LA TOUR.

Le Monde des Esprits

"Alloh! Alloh!" C'est Edison qui essaye l'appareil qu'il vient d'inventer, le téléphone permettant de s'entretenir avec les esprits.

—Ici, la terre. Je désire correspondre avec quelques personnages connus de l'autre monde.

Un rire étouffé répond. Puis une voix lointaine demande: —Qui dois-je appeler? —Un homme politique résidant au purgatoire.

—Il n'y en a pas dans ce lieu d'expiation.

—Où sont-ils? —Je crois pouvoir vous affirmer que vous n'en trouverez pas davantage au ciel.

—Alors, donnez-moi l'enfer.

—Impossible, votre appareil récepteur entrerait immédiatement en fusion.

—N'avez-vous pas chez vous un soldat américain, tombé face à l'ennemi?

—Voilà! —Good bye, old fellow! Vous n'êtes pas encore au paradis? —No! les Boches m'ont tant fait jurer!

—Je voudrais publier l'interview que je vais vous prendre. Que pensez-vous du traité de Versailles?

—Je pense que Wilson fut un grand serin. Nos soldats n'ont pas sacrifié leur vie pour que les Allemands empochent tous les bénéfices de la victoire.

—Vous êtes bien renseignés là-bas, je le vois, sur ce qui se passe sur notre pauvre planète.

—Sans doute, et le chagrin que nous en éprouvons fait partie de notre châtiment.

—Quel est votre avis sur la prochaine élection présidentielle?

—Je m'en f...! —Le langage de l'autre monde est peu châtié, indeed!

—Il est franc, c'est son seul mérite.

Harding ou Cox, que voulez-vous que cela me fasse, puisque l'un comme l'autre semblent oublier qu'il y a eu la guerre?

—A propos, et le bolchevisme? —Une invention allemande. Les Anglais et les Italiens sont idiots de ne pas le comprendre.

—Lloyd George passe pourtant pour un homme très avisé... —Qui roule tout le monde pour se maintenir au pouvoir.

—Et la France? —Un pays de modération, de mesure, de bon sens et de courage.

—Vous disputez-vous encore, là-bas, avec vos ennemis? —On n'en trouve pas, ou bien ce sont des repentis qui renient leurs origines et qui sont d'accord avec nous.

—Que vous êtes heureux! —Hum! —Comment vous appelez-vous? —John tout court.

—Et vous êtes bien en purgatoire, n'est-ce pas? —La vie est une perpétuelle épreuve.

—Vous n'êtes donc pas mort? —Pas encore, et n'ai nulle envie de mourir.

—Mais alors? —Je suis passager à bord d'un paquebot qui navigue en plein Atlantique. Nous avons ici des appareils de téléphonie sans fil.

—Impertinent! —Farceur!

—Et un gros éclat de rire met fin à la conversation.

Pour copie conforme: E. WETTERLE, député du Haut-Rhin.

L'Honneur Japonais

Nouvelle, par B. de Bellefond

Jamais chez aucun peuple le sentiment de l'honneur militaire et la générosité chevaleresque ne furent poussés aussi loin que l'indiquent les annales des Japonais.

On sait qu'au vieux Japon toute atteinte portée au prestige de la dignité personnelle devait être lavée dans le sang de celui qui recevait cet affront.

L'usage du "hara-kiri", littéralement: "ouverture du ventre," l'horrible suicide de la patient accomplissant selon des règles précises, pour affirmer la qualité de son courage, répondait à ce sévère protocole.

Un général vaincu, un chevalier bafoué, un honnête homme offensé par un supérieur, opposaient leur sacrifice volontaire à la déconsidération qu'entraîne après lui un opprobre même immérité. L'histoire du daimyo O-Tozava est un épisode caractéristique des mœurs corréennes qui se sont perpétuées jusqu'à nous, comme le prouvent maints exemples glorieux pendant la guerre russo-japonaise.

Au début du dernier siècle, alors que le régime féodal subsistait encore, le manoir de la famille O-Tozava dressait sa fière silhouette le long du Tokaidô, la belle route bordée de pins cryptomerias, qui relie par une avenue de cinq cents kilomètres les deux capitales de Tokyo et de Kyoto.

Ce château était un "shirô" aux assises cyclopéennes dont les larges fossés enserraient les bâtiments groupés autour du donjon central. Les angles saillants de ses "tangs" superposés se profilèrent sur la sombre verdure des collines boisées et, à ses pieds, des champs régulièrement quadrillés s'étendaient jusqu'aux confins de l'horizon leurs cultures de riz.

Le daimyo O-Tozava vivait heureux sur ce domaine. De goûts paisibles mais d'esprit éclairé, il aimait, comme la plupart de ses contemporains, la poésie, les arts, et ne souhaitait rien de plus que la douceur du foyer familial.

Un soir qu'assis sur son balcon il avait contemplant la pourpre d'un merveilleux coucher de soleil, un serviteur vint l'avertir que le daimyo Sokokou, accompagné d'une vingtaine de soldats, se présentait au pont-levis pour lui demander refuge contre une bande d'ennemis.

O-Tozava réfléchit un instant. Il n'aimait point le daimyo Sokokou qui avait été l'un de ses adversaires dans la campagne que s'étaient livrés entre eux les féodaux de l'Est. Mais le résultat de sa méditation fut tel qu'on pouvait l'attendre d'un seigneur élevé dans la plus pure tradition du "Bushido", le code de la chevalerie japonaise.

—Un daimyo qui a recouru à ma protection pour le défendre d'un péril est l'hôte que je m'honore infiniment de recevoir. Faites baisser le pont-levis, je vais venir à la rencontre du seigneur Sokokou.

Comme c'était un homme de quarante ans assez replet, il se dressa sans hâte et descendit d'un pas tranquille à la poterne du bastion.

Un petit cortège de guerriers visiblement harassés franchissait les fossés. Deux "samourais" aux robes pincées, aux vastes chapeaux plats, couverts de poussière, mais armés de deux sabres d'équitation, devançaient un seigneur monté sur un cheval richement caparoté.

C'était le daimyo Sokokou, un guerrier de visage aristocratique, de corps souple et bien pris.

En apercevant O-Tozava sur le seuil de la poterne, il mit pied à terre pour s'empreser de le saluer.

Les deux chevaliers s'abandonnèrent de part et d'autre, du reste avec la politesse raffinée et la phraséologie précieuse usitée chez les hommes de cour.

—Soyez le mille fois bienvenu, dit O-Tozava le premier; votre présence en mon shirô me comble d'une joie sincère et je suis extrêmement enchanté de l'insigne honneur que vous me faites.

Sokokou répondit: —Je vous remercie infiniment de l'affabilité gracieuse de votre accueil. Etant poursuivi par un gros d'adversaires bien armés aux environs de Soutsima j'ai pensé pouvoir leur échapper en ayant recours à votre honorable hospitalité. Pendant qu'ils vont égarer leurs recherches dans les forêts, je tenterai de fuir sous quelque adroit déguisement.

—Votre démarche me flatte autant qu'elle m'est agréable. Je me remplis de satisfaction en disposant ici de tout comme chez vous pour votre repos et votre plaisir.

Sur ces mots, ils se saluèrent derechef avec une courtoisie un peu froide, comme il sied à d'anciens ennemis qui s'estiment, quoique séparés par le souvenir des luttes antérieures.

Puis les héros furent conduits dans un bâtiment réservé où les serviteurs leur apportèrent tout ce qui pouvait convenir à leur bien-être.

Le même soir, la lune nouvelle levait dans le ciel son mince croissant argenté, lorsque les gendarmes du shirô, la réveille lumineuse, aperçurent des silhouettes de guerriers qui avançaient sournoisement à travers les bois de cèdres. Ils se massèrent à quelque distance, mais, dès les premières blancheurs de l'aube, ils cernaient la forteresse d'un cordon menaçant. O-Tozava, informé par un écuyer, donna l'ordre à ses an-

mours de mettre de château sur le pied de guerre. Les échues des fossés furent ouvertes pour hausser le niveau des eaux, les archers se postèrent aux répartes avec leurs arcs, et les soldats munis de boucliers et armés de longs morjiris aux pointes acérées défendirent l'accès des portes.

Ces préparatifs s'achevaient à peine quand deux samourais se présentèrent pour demander un entretien au nom de leur chef, le daimyo Min-ho.

O-Tozava, revêtu d'une superbe robe de soie cramoisie brodée d'iris noirs, les fit amener dans sa salle d'audience.

—Nous venons, dit le porte-parole après les prosternations d'usage, nous venons de la part de notre noble maître Min-ho, qui est à la tête de son armée, pour vous demander aimablement de lui livrer le daimyo Sokokou réfugié dans votre shirô au coucher du soleil.

O-Tozava put à peine tenir son courroux. —Comment, questionna-t-il, votre maître Min-ho ose-t-il m'adresser cette outrecuidante injonction? Me suis-je montré jamais lâche ou félon pour qu'on me croie capable de livrer un hôte confié à ma garde?

L'autre éluda la réponse: —Notre maître n'hésitera pas à employer tous les moyens qu'autorise la guerre pour s'emparer de lui.

—Mais moi j'emploierai toutes les forces que je puis posséder à le défendre. C'est mon honneur de gentilhomme et le ciel m'est témoin que je n'y failirai pas!

Là-dessus, il fit un signe pour congédier les émissaires, qui se retirèrent pénéaux.

Ils n'étaient pas encore sortis de la forteresse que le daimyo Sokokou accourut chez O-Tozava.

—J'avais pensé, lui dit-il, que Min-ho n'oserait pas attaquer un aussi puissant shirô, mais je comprend bien qu'il a juré ma perte. Il vient, paraît-il, d'engager à sa solde une bande de cent cinquante "rônins" depuis longtemps en rupture de contrat et d'autant plus féroces qu'ils ont besoin de butin pour se refaire. Je déplore vraiment la faiblesse que j'ai eue de me jeter chez vous en y attirant les risques d'un siège... Je vais me livrer moi-même.

Mais O-Tozava montrait un visage offensé. —Je m'y oppose, répondit-il; vous m'insulteriez d'un mortel outrage en prouvant que je n'ai pas eu l'énergie d'assurer votre sécurité.

Sokokou, comprenant que toute insistance le blesserait douloureusement, s'inclina devant un sentiment aussi magnanime.

Moins d'une heure après, les assaillants commencèrent l'attaque du château.

Des samourais, qui ressemblaient sous leurs boucliers de laque brune incrustés de nacre à de gigantesques tortues dressés au soleil, dirigeaient la tactique. Les soldats s'efforçaient de jeter des madriers en travers des fossés pour approcher des murailles, pendant que d'habiles archers visaient les défenseurs abrités par des palissades.

Du château, les projectiles tombaient en grêle, ricochant, la pointe éמושée, sur les cuirasses et les grands pavois.

En se protégeant par une manœuvre hardie, les "rônins" de Min-ho arrivèrent à franchir les fossés. Des jets d'huile bouillante parurent les faire hésiter d'abord à l'escalade, mais ils se reformèrent pour revenir bientôt plus résolus et plus nombreux.

O-Tozava, comprenant que la situation devenait dangereuse, fit dresser lui-même le signal des parlementaires afin d'entrer en conversation avec ses adversaires.

Les mêmes messagers que l'autre fois se présentèrent devant le daimyo.

—Vous voyez, dit celui-ci, que notre défense est aussi acharnée que votre attaque; cette lutte ne peut aboutir qu'à causer d'irréparables malheurs. Je veux proposer une paix avantageuse au daimyo Min-ho en lui offrant le trésor considérable de mes joyaux.

Mais les autres protestèrent aussitôt vivement: —Aucun trésor ne saurait satisfaire notre noble maître, il ne fait pas la guerre pour le lucre, il veut s'emparer de son ennemi Sokokou.

—Dites-lui de me demander la rançon qui lui conviendra; si élevée qu'elle soit, je la paierai volontiers...

—Nous ne saurions nous entendre à prix d'argent, nous voulons la tête du daimyo.

O-Tozava salua gravement: —Alors, que les événements s'accomplissent!

Le siège continua furieux, parce que Min-ho avait compris ce que cette démarche dénotait de lassitude ou d'affaiblissement chez les assiégés.

La nuit suivante, des gerbes de fusées profilèrent leur trajectoire brillante sur le ciel sombre, éparpillant des étincelles incendiaires aux quatre coins des "tangs" dont les angles retroussés s'ornaient d'applications de cuivre et d'airain.

Les défenseurs durent abandonner les murs pour jeter de l'eau sur les boisées déjà fumantes des charpentes.

Il fallut mettre à l'abri d'un danger immédiat, dans la tour centrale, les objets précieux et les femmes.

Sokokou proposa d'effectuer une sortie de la petite garnison. Sa secrète pensée était de rechercher la mort pour épargner à son hôte les désastres de la défaite, mais O-Tozava comprit si bien le but coura-

geux de cette manœuvre qu'il s'y opposa.

Dissimulant sa douleur sous une héroïque impassibilité, il préféra faire hisser encore le pavillon des parlementaires.

Les émissaires de Min-ho reparurent le front plus hautain, malgré leurs allures respectueuses.

—Notre vénéré maître, dirent-ils nettement, a consenti pour la dernière fois à ouvrir vos honorables paroles. La reddition de votre shirô n'est plus qu'une question d'heures, le vaste incendie que nous avons le regret de préparer mettra fin à votre inutile résistance.

O-Tozava expliqua: —J'ai résisté pour mon honneur et le renom commun de la chevalerie... Je vous offre de vous abandonner tous mes biens, les terres que les ravages du feu ne peuvent détruire... mes fils qui porteront les armes à votre service... mes filles réduites à votre merci... pourvu qu'en échange de ces sacrifices vous me laissiez sortir en couvrant de mon ombre l'hôte qui s'est fié à ma protection.

Les parlementaires gardèrent leurs lèvres serrées par le refus. O-Tozava insista, affirmant sa voix devant l'inéluctable catastrophe: —Ne passez pas outre à mes prières... Je saurais voir ma ruine d'un cœur ferme, mais je ne puis me résigner à la flétrissure de mon blason.

Les autres esquissèrent une profonde révérence: —Nous sommes vraiment chagrins de ne pouvoir accepter vos admirables sacrifices. Il nous faut la personne de Sokokou pour notre noble maître.

Alors O-Tozava sourit largement, exprimant ainsi le désespoir stoïque qui ravageait son cœur.

Pendant que les parlementaires se retiraient, le plaisir du triomphe filtrant aux fentes de leurs paupières, l'infortuné daimyo fit appeler ses écuyers et le chevalier Sokokou.

—Je vous supplie, dit-il à celui-ci, de vouloir bien excuser mon impuissance à assurer votre sécurité. Je n'accepterai pas l'outrage de vous voir frapper chez moi et c'est dans mon sang que je laverai l'injure du destin.

Sokokou se prosterna devant lui. —Je salue en vous le beau courroux malheureux; ma gratitude montera éternellement vers votre générosité. Je vous remercie de m'avoir préservé de la vengeance de Min-ho en me permettant de me donner la mort volontaire d'un gentilhomme.

—Veuillez remarquer que je vous dois encore en cette funeste circonstance mon aide dévouée.

—Je ne le permettrai pas; c'est à moi, votre hôte, que revient le devoir pieux de vous prêter le secours de mon sabre.

O-Tozava mit fin à cette lutte de suprême courtoisie en déclarant: —Je cède au dernier vœu formé par vous dans ma demeure. Votre désir tel qu'il est sera donc accompli. Ayant dit, il toucha de son front le "tattami" devant l'autel des ancêtres où brûlait dans l'ombre une lampe de cuivre. Pendant qu'il évoquait la mémoire de ses nobles prédécesseurs, les cris victorieux des assaillants sur les murailles se mêlaient aux crépitements du feu. Des volutes de fumée noire obscurcissaient le tendre azur du ciel et une odeur âcre infectait l'air de relents d'incendie.